

Sens et référence: des *topoi* à la théorie des stéréotypes

1. Introduction: but de l'exposé

Cet exposé se propose d'une part d'exposer brièvement les grandes lignes de la *Théorie des topoi*, d'en expliciter la démarche, et de la situer par rapport à la problématique des rapports entre sens et référence. Dans un deuxième temps, on tentera de mettre en évidence les insuffisances de la *Théorie des topoi*, insuffisances qui (m') ont conduit à une autre théorie, la *Théorie des stéréotypes*. Dans un dernier temps enfin, seront présentées diverses applications de cette théorie à la syntaxe, la morphologie et la sémantique.

2. Problèmes de sens et de référence

Soit les trois hypothèses:

(H₁) Les expressions (i.e. leurs occurrences) ont des caractéristiques qui relèvent en tout ou partie d'une combinatoire dite de surface: c'est ainsi qu'elles relèveront de la phonologique, de la morphologique, de la syntaxique, selon une classification d'ailleurs variable parce que dépendant de critères sujets à révision. On les appelle de surface parce qu'elles donnent en général lieu à des manifestations au moins partiellement tangibles.

(H₂) Outre ces caractéristiques, les expressions ont une certaine valeur, qui n'est pas de même nature que ces caractéristiques de surface, et bien difficile à définir. On ne la perçoit en effet qu'à travers ses conséquences. Ou plutôt, l'occurrence des expressions donne lieu à certains phénomènes qu'il est habituel de considérer comme liés à l'apparition d'une telle valeur. Si par exemple j'énonce à l'adresse de Marie *Tu es vraiment la reine de la tarte*, il se pourrait qu'elle rosisse de plaisir, éventualité pratiquement exclue si je lui déclarais en revanche *Tu es vraiment la reine des tartes*. Or les structures de surface étant quasiment identiques, on attribue cette divergence de comportement à la "valeur" usuelle de ces énonciations. Choisir n'a rien de non nécessaire, obtenu au prix d'hypothèses fortes – cette valeur est répérable, contrôlable, prédictible, etc. On convient d'appeler *sens* ce type de valeur attribuée aux énonciations.

N.B. (H₂) est l'hypothèse fondatrice de la notion même de sémantique.

(H₃) Nous sommes capables d'utiliser le langage pour parler du monde réel, ou du moins de ce que nous supposons être tel. Outre les limites proprement physiologiques de notre perception, on sait par ailleurs que nos sensations sont des réinterprétations corticales des perceptions. Les sensations sont des construits, et non des perceptions pures. Dire que nos paroles renvoient à ces perceptions (et ce de façon essentielle) est ce que l'on appelle la *fonction référentielle du langage*, et cette fonction référentielle est la même, que l'on parle du monde réel ou d'un monde imaginaire.

A. Le bien-fondé de ces trois hypothèses est admis par tous les linguistes.

B. Les théories sémantiques se séparent sur le lien existant entre ces trois hypothèses, et qui est constitué par la réponse aux deux questions fondamentales suivantes:

(Q₁) Comment représenter le sens?

(Q₂) La fonction référentielle fait-elle partie ou non du sens de façon permanente?

N.B. La question (Q₁) comporte une sous-question, à savoir celle qui consiste à se demander s'il faut distinguer la valeur sémantique propre affectée à une unité (la *signification*) et la valeur sémantique d'une de ses occurrences (le *sens* de l'occurrence) - problème du sens dit littéral.

→ **La réponse à la question (Q₂) a alimenté de nombreuses controverses.**

(Q₂) est en effet à comprendre au sens strict: Y-a-t-il dans le noyau dur du sens d'un terme ou d'une expression des marques de sa fonction référentielle?

Une réponse spécifique a eu la faveur des linguistes. Cf. Strawson (1971: 18): "...Donner la signification d'une expression, c'est donner des directives générales sur son utilisation pour référer à ou mentionner des individus ou des objets particuliers...donner la signification d'une phrase, c'est donner des directives générales sur son utilisation, dans l'élaboration d'assertions vraies ou fausses...".

On peut résumer cette réponse comme suit:

(R) a) Il faut distinguer le sens d'une expression et son référent.

b) Le sens d'une expression est ce qui permet d'identifier le référent de cette expression. Le sens d'une expression est donc le mode de donation du référent de cette expression, i.e. les conditions qui doivent être remplies par un objet du monde pour pouvoir être désigné par cette expression (cf. Milner: 1982).

N.B. La signification d'une phrase est donc les conditions qui doivent être remplies pour que la phrase puisse être considérée comme vraie (cf. Frege).

(R) est une position très ancienne, et on la trouve dès le Moyen-Age.

Les logiciens du Moyen-Age: Pierre d'Espagne

Pour ce qui est du rapport entre les expressions linguistiques et la réalité extralinguistique, il distingue: a) La *significatio* (terme habituellement traduit par *signification*), rapport entre les mots et les représentations intellectuelles qui leur sont associées (on dirait aujourd'hui les *concepts*); et la *suppositio* (la *supposition*, qui correspond au référent), qui est cette fois le rapport qui unit le mot aux choses, aux objets extérieurs à la langue. Tous les mots ont une *significatio*, mais tous n'ont pas une *suppositio*, ce privilège étant réservé aux noms communs et aux noms propres. Pierre d'Espagne précise, de façon étonnamment moderne, que la *suppositio* n'est pas attachée à la seule matérialité d'une expression, mais bel et bien au couple formé par l'expression et sa *significatio* (cf. Saussure). En bref, la *significatio* précède la *suppositio*, ou encore, la *suppositio* est atteinte *via* la *significatio*: c'est donc déjà l'idée que le sens est le mode de donation du référent.

Le logicien John Stuart Mill: il distingue de façon semblable (*System of Logic*: 1843) entre la *dénotation* (le référent) et la *connotation* (la signification). Il oppose ainsi les descriptions définies, qui désignent (= dénotent) un objet particulier au travers d'une propriété spécifique que la description définie connote, et qui est sa signification. Et les noms propres, qui n'ont selon lui, aucune signification – ils ne connotent pas, et qui, s'ils permettent de distinguer (i.e. de dénoter) un individu d'un autre, sont incapables de préciser en quoi ces individus diffèrent¹.

Le logicien allemand G. Frege: fait aussi une distinction analogue lorsqu'il oppose ce que désigne une expression (*Bedeutung*) et la façon dont elle le désigne (*Sinn*). Le

¹ C'est en grande partie sur la base des idées de Mill que Kripke (1972), a fondé sa théorie des *désignateurs rigides*.

réfèrent (= Bedeutung) est atteint au travers du sens (=Sinn). Frege remarque par ailleurs qu'il faut distinguer le réfèrent et le sens: deux expressions peuvent avoir le même réfèrent sans avoir le même sens (en particulier dans les *contextes obliques*, contextes dans lesquels deux expressions ayant même réfèrent mais pas le même sens, ne sont pas substituables *salva veritate*). C'est le fameux exemple: *Pierre sait que Vénus est l'Etoile du matin/ Pierre sait que Vénus est l'Etoile du soir*.

F. de Saussure:

Ces distinctions ont été souvent rapprochées – à tort à mon avis - de la conception du signe telle qu'on la trouve chez Saussure. Pour Saussure, la langue est un ensemble de signes, plus exactement un *système de signes*. Un signe se compose de deux faces, les bien connus *signifiant* et *signifié* et, précise Saussure, le signe ne relie pas un son et une classe d'objets, mais ce qu'il appelle une *image acoustique* et un *concept* (cf. Pierre d'Espagne). Dans l'optique de Saussure, le signifié n'est pas un objet ou une liste d'objets, ce n'est donc pas ce que l'on appelle parfois une *extension*. Mais c'est une *intension*, c'est-à-dire une liste de propriétés: là réside l'originalité de Saussure, qui nous précise ce que sont ces propriétés:

"...Nous surprenons donc, au lieu d'idées données d'avance, des valeurs émanant du système. Quand on dit qu'elles correspondent à des concepts, on sous-entend que ceux-ci sont purement différentiels, définis non pas positivement par leur contenu, mais négativement par leur rapport avec les autres termes du système. Leur plus exacte caractéristique est d'être ce que les autres ne sont pas (p.162)...la partie conceptuelle de la valeur est constituée uniquement par les rapports et les différences avec les autres termes de la langue..." (p.163).

Le signifié d'un signe comprendra par conséquent ce que l'on appelle des *traits distinctifs*, qui le caractérisent par rapport aux autres signes. Ce qui implique, d'une part, que certaines propriétés du réfèrent n'apparaîtront pas dans le signifié: par exemple *guimbarde* implique [- mammifère], mais ce trait n'apparaît pas dans le signifié. En revanche, *guimbarde* possède le trait [+péjoratif], qui l'oppose à *voiture*, et qui bien évidemment n'appartient pas au réfèrent → Saussure refuse de voir dans la langue une nomenclature de la réalité, un jeu d'étiquettes attribuées aux choses, et expulse ainsi la réalité hors de la langue, en conformité avec son projet général. De ce point de vue, Saussure occupe une position originale par rapport à une tendance générale qui voit dans le sens une donation du réfèrent. Le sens dont parle Saussure sont ces caractéristiques des termes qui assurent le fonctionnement du discours. Elles ne sont pas - et ne peuvent par définition être – une extension, et donc définir un réfèrent. C'est donc à tort que l'on inscrit Saussure dans la lignée référentialiste qui part du Moyen-Age (au moins), et passe par Frege avant d'aboutir aux théories contemporaines (ou du moins à beaucoup d'entre elles).

3. Théorie de l'argumentation dans la langue et Théorie des topoi

3.1. La TAL

Point de départ de la *Théorie de l'argumentation* dans la langue: la constatation que certains enchaînements discursifs ne se comportaient pas comme le laissait supposer une analyse sémantique classique, *i.e.* faisant des indications descriptives le noyau même de la valeur sémantique profonde. Comme beaucoup de ces enchaînements avaient une structure du type : argument + conclusion, nous avons alors émis l'hypothèse que

certaines relations argumentatives ne sont pas rhétoriques au sens ordinaire, mais sont linguistiques *stricto sensu*, et donc présentes de droit dès le premier niveau de l'analyse. Si l'on admet que l'argumentation concerne ce que l'on fait avec le langage, la *TAL* se situe alors de plain-pied dans la pragmatique intégrée.

- (1) *Tu as raté Max de peu: il est parti il y a (un instant + ??un moment + cinq minutes).*
- (2) *Tu ne risquais pas de rencontrer Max: il est parti il y a (??un instant + un moment + cinq minutes).*
- (3) *Les travaux sont à peine terminés, ça traîne.*
- (4) *Les travaux sont presque terminés, c'est bien.*

La *Théorie de l'argumentation dans la langue* voit le sens comme des instructions pour la construction de discours: le sens est de nature *syntagmatique* – il concerne l'articulation du discours, et il ne dépend pas des valeurs de vérité de l'énoncé. Alors que les sémantiques vériconditionnalistes attribuent au sens une valeur *paradigmatique*: la valeur d'un énoncé ne provient pas de sa place dans le discours, mais de sa meilleure valeur descriptive que d'autres énoncés susceptibles d'occuper la même place.

Conclusion: la *TAL* ne pose aucune relation entre le sens et la référence, puisque le sens est indépendant des valeurs de vérité. Il s'agit donc d'une théorie non référentialiste: le sens n'y est pas en général une description identifiante du référent. Par ailleurs, le mécanisme de base de la valeur argumentative peut être attachée à des mots, à des termes (par exemple à des connecteurs).

3.2. La *TAL* version topique

Erreur de base de la *TAL*: les énoncés renvoient *directement* à des conclusions ou des classes de conclusions → la relation entre un énoncé et une classe de conclusions est une relation à deux termes.

- (5) *Donne donc une pièce au livreur: il a apporté le colis jusqu'ici.*
- (6) *Pas la peine de donner une pièce au livreur: d'accord, il apporté le colis jusqu'ici, mais ça fait partie de son travail.*

Problème de (5): qu'est-ce qui assure le passage de l'argument à la conclusion?

→ principe d'usage quotidien qu'un travail doit être payé (*Toute peine mérite salaire*)
→ idée de *garant* validant un enchaînement argument + conclusion (cf. Aristote, *Topique*, I, XVIII; Perelman-Obrechts Tyteca: 1958, et les règles de justice qui régulent l'argumentation juridique; Toulmin: 1958, et les *warrants* de la pensée non formelle).

Hypothèse: les enchaînements d'énoncés sont régis par des garants appelés *topoi*, qui ont les caractéristiques suivantes: a) Ce sont des principes généraux servant d'appui au raisonnement. Ils sont par ailleurs présentés comme allant de soi dans une communauté plus ou moins vaste, et sont issus d'une certaine idéologie, et pourraient être refusés au nom d'une autre (cf. *Il n'y a pas de fumée sans feu/Une hirondelle ne fait pas le printemps*). Les inférences qu'autorisent les *topoi* relèvent de la plausibilité et non de l'inférence logique *stricto sensu*. b) Deuxième caractéristique que nous attribuons aux *topoi*: ils sont intralinguistiques, *i.e.* présents en langue, et sont par exemple attachés aux mots:

- (7) *J'ai rendu un service à Max, et il ne m'en a gardé aucune reconnaissance*

c) Dernière caractéristique dont nous gratifions les *topoi*: ils sont graduels, et de la forme ($\pm P$, $\pm Q$). Un *topos* est en effet comme ce qui permet le passage d'un argument à une conclusion dans d'un enchaînement, et un argument est plus ou moins convaincant pour une conclusion donnée.

N.B. en termes de *graphes*, on pourrait dire qu'un *topos* est un chemin (un *arc*) qui permet de se rendre d'un point-argument à un point conclusion (les *sommets* du graphe). Certains arcs sont possibles ou pas, selon les *topoi* disponibles.

Exemple: la relation entre *cher* et *acheter*. On a (+cher, -acheter), (-cher, + acheter), mais (-cher, -acheter) et (+cher, +acheter) ne sont pas communs.

4. La *Théorie des stéréotypes*

4.1. Insuffisances de la *TAL version topique*

a) Une relation peu claire et contraignante avec la vériconditionnalité. Elle est totalement exclue, ce qui pose des problèmes pour des énoncés aussi banals que:

(8) *Odette a trois enfants.*

Ce qui avait obligé à réintroduire une sorte de vériconditionnalité seconde, au statut ambigu.

b) La *TAL* soutient qu'un terme n'a pas de sens pris isolément, mais uniquement en relation avec d'autres termes. Il n'y a pas de notion de 'beau temps', mais uniquement des notions de 'beau temps pour aller se promener', 'beau temps pour se baigner',...etc. La notation ($\pm P$, $\pm Q$) est alors contradictoire.

c) La gradabilité obligatoire pose problème:

(9) *Les chats chassent les souris.*

(10) *Il fait beau, allons nous promener. Il fait plus beau qu'hier, allons nous promener plus qu'hier.*

4.2. La solution: la *TDS*

Putnam (1975²) pose le problème très général – et très redoutable – de la relation entre la *référence* et le *sens* d'une expression, et analyse de façon très détaillée les notions de signification, d'intension et d'extension, et d'état psychologique (ou état mental, lié à la notion de concept). Il montre qu'assimiler sens et intension d'une part, et référent et extension d'autre part conduit à toute une série de contradictions³.

Arrivé à ce constat, Putnam propose les postulats suivants:

(**P**₁) L'intension (la description identifiante de l'objet) détermine l'extension (l'objet lui-même).

(**P**₂) Il faut distinguer la signification d'un terme (domaine de la compétence linguistique) à l'intérieur d'une même communauté linguistique (c'est l'idée de *savoir partagé*) et l'intension de ce même terme (la description identifiante).

D'après (**P**₁), seule l'intension permet d'atteindre l'extension, et donc le référent. Et d'après (**P**₂), le sens ne fournit pas toujours une intension (*gas-oil*, *or*). Alors que n'importe quel francophone domine l'usage linguistique de ces mot, les traits qu'en tant

² Cet article célèbre à juste titre est d'un abord difficile, à tel point que Putnam lui-même a tenu à en commenter certains points dans Putnam (1990 [1988]). Ce qui suit est donc ma propre lecture de cet article, et n'engage que moi.

³ Pour les lecteurs désireux d'en savoir plus, je renvoie à l'article de Putnam (1975), ainsi qu'à son propre commentaire sur le sujet, dans Putnam (1990), op.cit., essentiellement le chap.II.

que locuteurs nous sommes capables d'attribuer au(x) référent(s)n'en forment pas une description identifiante (une intension).

Conclusion: à l'opposition à deux termes entre *intension* et *extension*, il faut substituer une opposition à trois termes: *signification*, *intension* et *extension*. En d'autres termes, il faut distinguer la valeur sémantique associée à un terme, et qui dépend de l'usage linguistique qu'en fait un locuteur ou un groupe de locuteurs (c'est la *signification*, ou le *sens*) et la valeur sémantique du terme en tant que description identifiante (c'est l'intension). Et la plupart du temps, il y a une confusion entre ces deux valeurs, sous le nom précisément d'*intension*.

N.B. cette erreur est abondamment propagée par les dictionnaires, qui nous fournissent une valeur qui est en fait une intension, et ne permettent pas toujours de cerner la signification Ex:

- (11) *J'ai soif, verse-moi donc un bon verre (d'alcool + d'éthanol + d'alcool éthylique).*

Position de Putnam: le renvoi par un terme au référent se fait par *désignation rigide* - référence sans description, sur un mode proche de la monstration. Putnam le voit le sens comme une conjonction de propriétés non nécessairement suffisantes pour conduire à l'identification du référent. Reprenant cette idée dans le cadre du traitement des anaphores associatives, Fradin: 1984, voit cet ensemble de propriétés non comme la conjonction d'un nombre fini d'éléments discrets, mais comme une *suite non-finie de phrases de la langue*: le stéréotype attaché au terme considéré.

- (12) *Elle a ouvert l'écrin, mais elle n'a pas trouvé le collier.*
**Elle a ouvert l'écrin, mais elle n'en a pas trouvé le collier.*
- (13) *La porte_i était fermée, et il n'en avait pas la clé_i.*
*La porte_i était fermée, et il n'avait pas (la clé_i + *sa clé_i).*

Anscombe: 1994, après quelques balbutiements en 1990, généralise cette approche aux termes nominaux et verbaux d'une langue, et voit le stéréotype comme responsables des propriétés linguistiques des termes⁴.

Définition: nous appellerons *stéréotype* attaché à un terme une suite ouverte de phrases attachées à ce terme et le reliant à d'autres termes, chaque phrase étant pour le terme considéré une *phrase stéréotypique*. Par ailleurs, **le stéréotype définit la signification du terme considéré, et est responsable de ses propriétés linguistiques.**

Remarques: le stéréotype est relatif à un sujet parlant. Tout sujet parlant possède dans son stock linguistique un certain nombre de phrases qui caractérisent à ses yeux la signification du terme considéré. Cette liste n'est pas nécessairement la même que celle de son voisin, et il peut lui-même être amené à la modifier. D'où la nécessité de caractériser une telle liste comme ouverte. Par ailleurs, quand nous parlons, nous parlons en tant que membre d'une communauté linguistique, et cette communauté peut varier selon les circonstances. On peut donc prévoir que certaines phrases stéréotypiques peuvent être antinomiques, ce qui n'est pas gênant tant qu'on ne les utilise pas toutes les deux dans une même énonciation. Ce point est particulièrement visible dans le domaine

⁴ Fradin se cantonne en effet aux seuls noms désignant des objets fabriqués, des substances ou des espèces naturelles. Par ailleurs, il n'utilise la notion de stéréotype que pour le traitement des anaphores associatives, sans envisager d'autres applications, par exemple à la morphologie ou à la sémantique.

parémiologique: ainsi, la plupart d'entre nous connaissent et admettent comme également valides les phrases sentencieuses *Qui ne risque rien n'a rien* et *On risque de tout perdre en voulant trop gagner*, lesquelles phrases font très vraisemblablement partie du stéréotype de *risquer*, bien qu'étant fortement antinomiques. Dans la mesure où le stéréotype représente la ou les idées conventionnellement attachées au terme, certaines phrases stéréotypiques peuvent fort bien être erronées, voire carrément fausses. Ainsi: *Le soleil se (lève + couche)*, phrase stéréotypique fautive aux yeux de la science, mais vraie aux yeux de la communauté linguistique non scientifique. Autre exemple, l'allemand *Walfisch* = 'baleine', qui laisse supposer l'existence d'une phrase stéréotypique générique du type *Die Walfische sind Fische*⁵, évidemment fautive d'un point de vue scientifique. On peut résumer l'idée centrale de la théorie des stéréotypes en disant qu'elle voit la langue comme un réservoir de préjugés et d'idées reçues.

4.3. Exemples de fonctionnement de la TDS

a) Voici un exemple montrant comment intervient la communauté linguistique dans la sélection des phrases stéréotypiques qui fondent les enchaînements:

- (14) *C'est un parisien, mais il conduit (*bien + mal)....*(dit par un parisien).
- (15) *C'est un provincial, mais il conduit (*bien + mal)....*(dit par un provincial).
- (16) *C'est un parisien, mais il conduit (bien + *mal)...*(dit par un provincial).
- (17) *C'est un provincial, mais il conduit (bien + *mal)...*(dit par un parisien).

b) **Morphologie: les augmentatifs en -ón:** *silla/sillón, avispa/avispon, cuchara/cucharón, lágrima/lágrimon, fortuna/fortunón, maleta/maletón, etc.*

Exceptions: *plumón, cascarón, cajón, alón, callejón, portón, ratón, etc.*

plumón, cascarón, cajón: on attendrait en effet les sens de 'grosse plume', 'grosse coquille' et 'grosse boîte', et non les sens effectifs de 'duvet', 'coquille de noix' et 'tiroir'.

Absence d'explication: "...certains dérivés...ont pris un sens différent de celui du mot d'origine..." (Coste et Redondo, p. 51).

Explication: le suffixe *-ón*, est bien un augmentatif, non sur la taille de l'objet mais bel et bien dans le cadre d'un stéréotype attaché au terme → les phénomènes linguistiques sont à appréhender par rapport au système de la langue, et non par rapport au monde réel.

a) Pluma 'plume': *La pluma no pesa/un peso pluma* (opposé à *un peso pesado*)/*ligero como una pluma*.

b) Cáscara 'coquille': *cascar* 'briser'/*Una cáscara es frágil/ir pisando huevos/fr. marcher sur des œufs/un cascarón de nuez/fr. une coquille de noix*.

c) Caja 'boîte, caisse': lat. *capsa*/esp. *cápsula*/fr. *caisse*; *caja de caudales, caja fuerte, caja de muerto, caja de Pandora, cajetilla, etc.*

Stéréotype: *On enferme les objets dans una caja*.

Oudin (*Tesoro de las dos lenguas española y francesa* : Lyon, 1675)/*un caxón de arca* 'c'est une lequette, qui est à un des bouts du coffre, dans laquelle on serre tout plein de petites besognes, ou de l'argent si on veut'. Covarrubias (*Tesoro de la lengua Castellana o Española* : Madrid, 1611): *caxón = caxeta, caxa pequeña*. Le *cajón* 'tiroir' est donc l'endroit par excellence pour enfermer des objets.

⁵ En français *Les baleines sont des poissons*. Le mot *Walfisch* est en effet formé sur *Fisch* = 'poisson'.

c) TDS et article zéro

Soit maintenant la paire extraite de Anscombe: 1991⁶:

(18) *Savorgnan a été (tué + épargné) par les balles.*

(19) *Savorgnan a été (tué + *épargné) par balles.*

L'article zéro renvoie à la destination naturelle des balles, à savoir que le tir est effectué pour tuer, ou si l'on préfère, est associé à *balle* (d'arme à feu) une phrase stéréotypique du type de *On tire des balles pour tuer*, phrase qui est sélectionnée par l'article zéro, et non par l'article défini. On peut le voir en choisissant une façon de tuer non conventionnelle. Supposons par exemple qu'une tempête fasse tomber des tuiles d'un toit: dans ce contexte, on a l'opposition

(20) *Savorgnan a été tué par (les tuiles + *tuiles).*

La notion de *épargner* lui est contraire, comme on peut le voir sur le contraste:

(21) *Bien que Pierre ait tiré plusieurs balles, l'animal (a été épargné + n'a pas été tué + ??a été tué).*

Cette contrainte s'étend à l'insertion adjectivale:

(22) *Savorgnan a été tué par (∅ + des + les) balles.*

(23) *Savorgnan a été tué par (*∅ + des + les) balles perdues.*

Une balle perdue n'est linguistiquement parlant plus une balle: en langue, la représentation conventionnelle du tir veut que personne ne tire intentionnellement des balles perdues.

Indications bibliographiques

ANSCOMBRE J.C., 1984, "Argumentation et topoï", *Actes du 5ème Colloque d'Albi*, p.46-70.

ANSCOMBRE J.C. 1990, "Les syllogismes en langue naturelle?" Dédution logique ou inférence discursive ?, *Cahiers de linguistique française*, 11, p .215-240.

ANSCOMBRE J.C., 1990, "Pourquoi un moulin à vent n'est pas un ventilateur", *Langue française*, n°86, p.103-125.

ANSCOMBRE J.C, 1994, "L'insoutenable légèreté morphologique du préfixe négatif *in-* dans la formation d'ajectifs", *Linx*, numéro spécial, Pierre Attal éd., Université de Paris X-Nanterre, pp. 299-321.

ANSCOMBRE J.C., 1995, *Théorie des topoï*, Paris, éd Kimé.

.ANSCOMBRE, J.C., 2001, "Le rôle du lexique dans la théorie des stéréotypes", *Langages*, n°142, p.57-76.

ANSCOMBRE, J.C., 2001, "Dénomination, sens et référence dans une théorie des stéréotypes nominaux", *Cahiers de praxématique*, n°36, 'Linguistique de la dénomination', p.43-72.

ANSCOMBRE, J.C., DUCROT, O., 1983. *L'argumentation dans la langue*, Paris-Liège, Mardaga.

⁶ "L'article zéro sous préposition", *Langue française*, n°91, p.24-39.

- ANSCOMBRE, J.C., DUCROT, O., 1986. "Argumentativité et informativité", in *De la métaphysique à la rhétorique: in memoriam Ch.Perelman*, Ed. de l'Université libre de Bruxelles, p.79-94.
- FRADIN, B., 1984. "Anaphorisation et stéréotypes nominaux", *Lingua*, n°64, pp.325-369.
- FREGE, G., 1971. *Ecrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil.
- GADET, F., 1987. *Saussure. Une science de la langue*, Coll. *Philosophies*, PUF, Paris.
- GEACH, P.T., 1980[1972], *Logic Matters*, University of California Press, Berkeley and Los Angeles.
- KRIPKE, S., 1981[1972]. *Naming and Necessity*, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts.
- MILNER, J.C., 1982. *Ordres et raisons de langue*, Ed. du Seuil, Paris.
- PERELMAN, Ch., OLBRECHT-TYTECA, L., 1958, *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, Bruxelles, Ed. de l'Université de Bruxelles.
- PUTNAM, H., 1975. "The Meaning of 'Meaning' ", *Philosophical Papers*, vol.2, Cambridge University Press, pp. 215-271.
- PUTNAM, H., 1990. *Représentation et réalité*, Coll. *Nrf. Essais*, Ed. Gallimard, paris.
- SAUSSURE, F. de, 1965. *Cours de linguistique générale*, Ed. Payot, Paris.
- STRAWSON, P.F., 1971. *Etudes de logique et de linguistique*, Seuil, Paris.
- TOULMIN, S.E., 1958, *The Uses of Argument*, Cambridge, Cambridge University Press.